Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 48

Artikel: Le feuilleton : le père Samson : [suite]
Autor: Sciobéret, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218362

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fièraude de crainte qu'il ne dise quelque chose par rapport à l'odeur.

Lausanne ! Quel bonheur d'arriver, que je me dis, car avec un sac qui sent si tant bon, il ne fait rien beau voyager.

Je sors et je trouve le Justin qui me prend le sac, car il a de l'instruction, le beau-frère !

— Viens vite, qu'il me dit, on veut prendre le tram, car la grimpée est forte jusque chez la grand'-mère.

Arivés au tram, comme de juste, le beau-frère monte le premier, se plante à côté d'une grosse boulotte qui avait un panier sur ses genoux, pose le sac par terre entre ses jambes, et je m'asseye de l'autre côté, devant lui.

Bientôt je ne savais plus où me mettre, mon Justin me faisait des grimaces, se pinçait le nez, lançait des regards de travers du côté de la boulotte. Cela dura bien dix minutes ce commerce, et une fois dehors :

— Ouhai, qu'il me fait, peut-on empoisonner de la sorte !

— De qui parles-tu ? que je lui réponds.

— Mais de ma voisine ! et que je suis imprégné de cette odeur, qu'elle me poursuit.

— Bien sûr ! que j'y dis.

— Bien sûr ! bien sûr ! tu dis ça comme une chose toute naturelle.

— Eh ! oui, mets voir ton nez sur le baluchon !

— Je t'en supplie, qu'as-tu là-dedans ?

— La choucroûte.

— La chaucroûte ?

— Tu sais, c'est un peu tard, elle est rudement faite, mais ne t'inquiette, elle sera tout de même bien bonne.

Le pauvre homme avait l'air tout déconfit. Au bout d'un moment :

— Ecoute-voir, qu'il me dit en riant, tu ne piperas pas un mot, et c'est moi qui veut faire marcher la Gatton; tu vas voir ça !

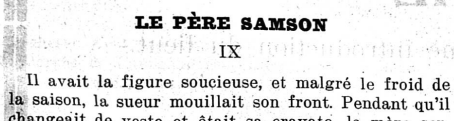
En arrivant chez la Grand'-mère, il donne une bonne remollée à sa femme et lui fourre en même temps le sac sous sa chaise. Il y avait pas cinq minutes qu'on était là que la Grand'-mère devient toute angoissée, qu'elle empoigne le Riquet :

— C'est le chat, — et le jette dehors, — met à la porte le Floquet qui faisait des yeux tout blancs.

Pauvre bête, tout de même ! il ne lui manquait que la parole pour se défendre. Mais que voulez-vous le monde est ainsi fait !

Enfin, n'y tenant plus, la Gatton se lève brusquement pour ouvrir la fenêtre, et patatras, tombe sur le sac. Alors tout fut découvert. Oh ! mes amis, que d'exclamations, quelles recaffées !

La choucroûte alla sentir si l'eau était froide; le lendemain elle fut cuite avec un bon bout de lard et un gros saucisson. Tout le monde trouva qu'elle était rude bonne et qu'elle sentait le « reboilleminmé ». *C.*



LE PÈRE SAMSON

IX

Il avait la figure soucieuse, et malgré le froid de la saison, la sueur mouillait son front. Pendant qu'il changeait de veste et ôtait sa cravate, la mère servit le souper et l'on se mit à table.

Personne n'avait encore osé rompre le silence, mais chaque physionomie exprimait cette curiosité anxieuse qui désire et craint en même temps d'être satisfaite. La mère, en particulier, demeurait immobile devant sa tasse pleine, grignotant machinalement un morceau de pain et cherchant à lire dans la figure de son mari les nouvelles qu'il apportait.

Il y avait loin de cette angoisse silencieuse aux joyeux repas d'autrefois, alors que l'on revenait des champs, las et altéré, mais content de la tâche accomplie, mais sûr du présent et confiant en l'avenir. Il semblait maintenant que chaque morceau qu'on portait à sa bouche avait été trempé dans l'absinthe, qu'il y avait une vapeur délétère dans la tiède atmosphère du logis, une ironie dans le luxe rustique de l'appartement.

— Eh bien ! as-tu pu faire quelque chose ? demanda la mère à son mari qui s'était réfugié sur le poêle. Le paysan hocha la tête.

— J'ai vu les hommes d'affaires, dit-il, les gras et les maigres ; il y a de l'argent, mais il faut l'hypothèque en premier rang et de double valeur, ce qui est impossible. Le moins exigeant nous prêtera, mais à courte échéance et sur un bon cautionnement. Mais où le prendre ? Et puis ce serait à recommencer l'année prochaine.

— Ce serait toujours du temps de gagné.

— Sans doute, le temps, c'est tout ; mais les cautions...

— Et tes frères ?

— Jude et Simon sont déjà pris pour le dernier revers. Ils ne seraient plus acceptés.

— Et Claude ?

— Claude ! c'est vite dit, ça. Et puis il en faudrait encore un.

— Où s'adresser.

— Où vous voudrez. Pour mon compte, je me suis assez cassé la tête ; je ne m'en mêle plus. Vienne l'investiture ! ça m'est égal. Puisque les enfants veulent faire à leur tête, qu'ils se débarbouillent eux-mêmes ! Voilà trente ans que je me sacrifie corps et âme pour eux, et quand le moment est venu où ils peuvent faire quelque chose pour la famille, ça vous fait la grimace, ça se met à pleurer. Parlez-moi d'avoir des enfants ? C'est tout de même pénible pour un père de voir sa volonté méconnue comme on le fait ici.

Cette explosion imprévue de l'irritation qui fermentait dans le cœur du paysan, stupéfia d'abord la mère de Pauline. Elle n'avait jamais vu son mari ainsi, mais elle devina sur le champ ce qui était arrivé. Il avait bu.

— Allez vous coucher ! dit-elle à ses filles qui pleuraient ; votre père et moi nous avons à causer. Toi, Auguste, va voir au moulin si nous aurons notre farine pour demain !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Thérèse, en se jetant sur une chaise, qu'allons-nous devenir ?

— Louis a été en ville aujourd'hui ! répondit Pauline en relevant fièrement son joli visage, encore tout humide de pleurs. Je comprends tout.

Pour l'intelligence de la situation, il est nécessaire que nous nous reportions un instant en arrière.

Louis, comme on a pu le voir, était très assidu auprès de Pauline. Dans le village, il passait communément pour son bon ami, et il va sans dire que c'était pour plus d'une un motif de jalousie. Néanmoins l'opinion publique, si sagace, d'ailleurs, se trouvait cette fois-ci à côté de la vérité. Pour les paysannes, ce qu'on appelle communément le monde est comme un bal où elles ne peuvent jouer un rôle que du moment où un homme vient leur présenter sa main, sinon elles sont condamnées à rester tranquilles, spectatrices des plaisirs d'autrui, à « vendre des poires », pour nous servir d'une figure très expressive. Le hasard avait voulu que l'introducteur de Pauline, alors à peine émancipée, fût Louis. La jeune fille avait naturellement accepté ses avances, comme elle aurait accepté celles du premier venu. Il s'agissait avant tout de se guinder dans la catégorie des grandes filles. Peu lui importait que son patron s'appelât Pierre ou Jacques. Si Louis avait eu de l'esprit, il n'eût pas tardé à s'apercevoir que sa personne n'était pour rien dans les sentiments de la jeune fille, mais il n'est rien au monde de plus présomptueux qu'un paysan riche et sot. Tout en s'amourachant de la jeune fille, Louis se persuada qu'il en était aimé, et il eût ri au nez de celui qui aurait affirmé le contraire.

Pauline, avec l'habileté instinctive de son sexe, le laissa faire. Elle ne songeait pas encore à faire un choix ; autant valait Louis qu'un autre. D'ailleurs il était bel homme, il était riche, elle était enviée, son amour-propre y trouvait fort bien son compte.

Cependant Louis poursuivait résolument sa pointe ; il était presque de la maison. Fort de l'appui du père, qui ne voyait que le côté matériel de la question, il en vint peu à peu à formuler ses intentions d'une manière si nette que Pauline dut nécessairement tenir conseil sur le parti qu'il y avait à prendre. Le résultat fut que Louis ne lui plaisait pas, mais elle se garda bien de le lui dire ; elle n'effarouchât les galants qui pourraient se présenter et qu'elle ne tombât dans un isolement aussi pénible que ridicule. Elle prétexta donc sa jeunesse, son inexpérience, et pour adoucir la dureté du refus, elle l'engagea, comme un conseiller d'Etat à l'égard d'un solliciteur qui lui donne sa voix, à repasser plus tard.

Louis la crut sur parole et déploya dès lors tous ses moyens de séduction afin de rapprocher autant que possible le terme où il comptait que ses vœux seraient exaucés. Il s'y prit si bien que c'était une véritable obsession, et d'indifférent, il devint presque odieux à la jeune fille. Dès cet instant, elle ne songea plus qu'à se délivrer de ses importunités, et la connaissance qu'elle fit du fils Samson lui en fournit l'occasion.

Le contraste frappant qui existait entre ces deux jeunes hommes, les obstacles qu'elle prévoyait, tout contribua à stimuler son caractère impérieux. A peine avait-elle surpris dans l'œil du rémouleur l'expression d'un sentiment qui pouvait fort bien n'être que le tribut que tout jeune homme qui a quelque chose là, paye à la beauté morale ou physique, que son imagination prit le galop, et qu'elle lui promit tacitement son cœur, même avant qu'il l'eût demandé.

Bien que retrempé dans ce conflit éternel des intérêts qui constitue la vie réelle et dans lequel la volonté de son père l'avait jeté si novice, si peu émoulu, Jean ne se doutait guère de la douce victoire que lui préparait le caprice d'une jolie fille. Ce n'est pas que Pauline n'eût laissé une empreinte sur son âme candide et aimante, mais elle s'était facilement épatée sous le poids d'autres préoccupations. Cependant quand il fut rentré dans la solitude et le calme de la boutique, alors que son activité purement physique lâchait la bride à l'autre partie de lui-même, l'image de la jeune fille apparut plus d'une fois dans sa rêverie, mais la figure tyrannique du père Samson, qui se dressait derrière, venait bientôt glacer le sourire qui allait s'épanouir sur ses lèvres.

Le hasard, lui, n'est point si timide ; il s'étudie parfois aussi à braver l'autorité paternelle. Si celle-ci avait suffi à chasser de l'esprit du jeune homme jusqu'à la pensée de Pauline, le hasard voulut bien lui faire rencontrer la jeune fille elle-même, en chair et en os. C'était un jour de marché. La présence du père Samson à la boutique avait permis à Jean, qui avait beaucoup travaillé le matin, d'aller humer un peu d'air. Les deux sœurs, paraît-il, avaient eu des emplettes à faire, car au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec elles. Il n'y avait pas moyen de ne pas leur offrir un verre de vin, puisque l'usage du pays le veut. Un jeune homme et deux jolies filles ne se trouvent pas ensemble autour d'une bouteille de vin sans causer un peu ; ils ne causèrent guère, à moins de force majeure, sans se dire mutuellement des choses agréables ; bref, en sortant de l'auberge, Jean avait grandi de deux pouces à ses propres yeux, et presque à la barbe du père Samson, il avait promis aux jeunes filles d'assister à une grande soirée « dévidante » et « dansante » qu'elles devaient donner dans quelques jours.

(A suivre.) **P. Sciobéret.**

Dans la rue. — Un peintre est installé près de la fontaine de la rue d'Etraz et peint l'entrée de la rue. Il y a là deux femmes qui lavent du linge. Le peintre, très poliment leur dit :

— Mesdames, faites bien attention de ne pas gicler sur mon étude ; vous serez bien aimables.

L'une d'elle répond :

— Ah ! si ça gicle dessus, ne craignez rien, cela embellira votre tableau.

Echo du Comptoir. — Deux amis reviennent de leur visite au Comptoir et arrivent à la gare.

— Louis, attend-me voi un moment...

— Mais où vas-tu ?

— Je vais au kiosque acheter un catalogue. On l'étudiera dans le train pour pouvoir raconter à mon épouse ce qu'on y a vu, puisque nous sommes restés tout du long à la Cave Vaudoise ; tu comprends !. P.

Royal Biograph. — Le nouveau programme annoncé est un spectacle de grand gala : « L'Espionne », 4 actes des plus passionnants d'après la célèbre pièce de Victorien Sardou. — Puis « Le Rival de Dieu », grand drame en 3 actes tiré du roman de Barry Pain. — Vu l'importance du programme, dimanche 2 décembre, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron